



Revue de métaphysique et de morale 2008 - n° 1. Cicéron

Résumés Abstracts

Carlos Lévy, Présentation, pp. 3-4

Carlos Lévy, Cicéron, le moyen platonisme et la philosophie romaine : à propos de la naissance du concept latin de *qualitas*, p. 5-20

Anna Maria Ioppolo, Arcésilas dans le Lucullus de Cicéro, pp. 21-44

Woldemar Görler, *Perturbatio uitae, si ita sit, atque officiorum omnium consequatur* – À propos d'un mode d'argumentation cicéronien aux conséquences inacceptables, pp. 45-60

Sophie Aubert, Cicéron et la parole stoïcienne : polémique autour de la dialectique, pp. 61-92

Alessandro Garcea, *Consule ueritatem* : Cicéron, Varron et un chapitre de l'histoire de la vérité à Rome, pp. 93-110

François Prost, La philosophie cicéronienne de l'amitié dans le Laelius, pp.111-124

Carlos Lévy (Université Paris Sorbonne)



Cicero held a complex position towards Middle Platonism. His masters, Philo of Larissa and Antiochus of Ascalon, each in his own way, had used elements which were to influence the emergence of this kind of thought. As for him, who inherited both of these teachings, he defines himself as a rigorous New Academic, but his work includes most of the ingredients usually considered as the theoretical core of Middle Platonism. The invention of *qualitas* has much to do with this situation. Apparently, this word is the exact equivalent of Stoic *ποιότης* ; however, it is original insofar as it does not refer any more to the Stoic theory of principles, since the active power acting on matter is not identified with the *pneuma* any more. As he identifies *qualitas* with the qualified object, Cicero, through Antiochus-Varro, leaves room to the hypothesis that the world may not have a material origin.



La position de Cicéron à l'égard du moyen platonisme est complexe. Ses deux maîtres, Philon de Larissa et Antiochus d'Ascalon avaient, chacun à sa manière, utilisé des éléments qui devaient influencer l'apparition de ce type de pensée. Lui-même, au carrefour des deux enseignements, se définit comme un Néoacadémicien de stricte observance, mais réunit dans son œuvre la plupart des composantes de ce que l'on considère comme le tronc théorique du moyen platonisme. L'invention de la *qualitas* est étroitement liée à cette situation. En apparence équivalent exact de la *ποιότης* stoïcienne, elle présente cependant l'originalité de ne plus renvoyer à la théorie des principes du Portique, puisque la force active qui agit sur la matière n'est plus identifiée au *pneuma*. En même temps

qu'il identifie la *qualitas* à l'objet qualifié, Cicéron, par l'intermédiaire d'Antiochus-Varron, donne le moyen de supposer une origine non matérielle du monde.

Anna Maria Ioppolo (Université de Rome-La Sapienza), trad. A. Bronowski



La thèse de l'ajdoxastiva du sage est d'une importance cruciale dans l'histoire de l'Académie sceptique, comme le montre le Lucullus cicéronien. Au § 16, Lucullus accuse Arcésilas de tenter de démolir les définitions zénoniennes et de recouvrir de ténèbres les choses les plus claires, accusation dans laquelle l'opposition évident/non évident est implicite. La défense de l'ejnavrgeia par Antipater montre que celle-ci avait été violemment attaquée par des philosophes antérieurs ou au moins contemporains qui, pour des raisons évidentes, ne pouvaient pas être des Pyrrhoniens. Il est significatif que la conduite permettant d'éviter la position du *omnia incerta* au § 32 est la même que celle recommandée au § 17 à l'égard de ceux qui, étant les démolisseurs de l'ejnavrgeia, n'approuvent rien. Cela renforce l'hypothèse selon laquelle les partisans de la position du *omnia incerta* du § 32 étaient Arcésilas et ses successeurs, probablement Lacyde. La distinction entre « ce qui n'est pas évident » et « ce qui ne peut pas être perçu » laisse un espace pour le probable à l'intérieur du champ éthique, puisque le sage, interrogé sur l'action morale, ne répond pas qu'il ne sait pas « comme s'il était interrogé sur le fait de savoir si le nombre des étoiles est pair ou impair ». Mais si la réponse à l'accusation de vouloir tout rendre non-évident est défendue par l'introduction du probable, la philosophie d'Arcésilas ne peut soutenir l'accusation. L'abandon de l'ejepoch; peri; pavntwn par Carnéade implique une évolution inévitable du sens d'« opinion ». Une fois admis que toutes les choses sont ajkatavlhpta, mais que toutes ne sont pas a[dhla, puisque, sur le plan de l'action nous utilisons, ou suivons, des représentations probables, la proposition « le sage ne doit pas opiner » devait être réinterprétée. A partir de là, on ne peut exclure que Cicéron considère comme indéfendable le scepticisme radical d'Arcésilas, le promoteur de l'ejepoch; peri; pavntwn, précisément sur la base des objections avancées par les dogmatiques à la thèse du *omnia incerta* (§32).



The thesis of the ajdoxastiva of the sage is a crucial issue in the history of the sceptical Academy, as Cicero's *Lucullus* witnesses. In § 16 Lucullus charges Arcesilaus with trying to demolish Zeno's definitions and to cover with darkness the clearest things, a charge in which the contraposition evident/non-evident is implicit. This latter appears again in § 32. The defense of ejnavrgeia by Antipater in § 17 presupposes that this was virulently attacked by either earlier or at least contemporary philosophers who for obvious reasons cannot be Pyrrhonists. It is significant that the behaviour avoiding the stance whereby *omnia incerta* (§ 32) is the same as that recommended by Lucullus in § 17 toward those who, as being the demolishers of ejnavrgeia, do not approve nothing. This strengthens the hypothesis that the supporters of the stance by which *omnia incerta* of § 32 are Arcesilaus and his followers, probably Lacydes. The distinction between « what is not evident » and « what cannot be perceived » leaves room to the probable in the moral field, for the sage, asked for about the moral action, does not answer not to know « as if he was asked whether the stars' number is even or uneven ». But if the reply to the accusation of willing to make all things non-evident is defended by introducing the probable, Arcesilaus' philosophy is unfit to face that charge. The abandoning of the ejepoch; peri; pavntwn by Carneades involves an inevitable evolution of the meaning of opining. Once having admitted that all things are ajkatavlhpta, but that not all of them are a[dhla – because on the plane of action we use or follow probable representations –, the proposition that « the sage cannot and must not opine » should be reinterpreted. Hence, the possibility cannot be excluded that Cicero holds as indefensible Arcesilaus' radical scepticism, the fosterer of ejepoch; peri; pavntwn, precisely on the basis of the objections levelled by the dogmatics against the supporters of the thesis whereby *omnia incerta* (§ 32).

Woldemar Görler (Sarrebrück – Université de la Sarre), trad. Evelyn Görler



Cicéron était conscient que nombre de dogmes philosophiques fondamentaux ne pouvaient pas être prouvés au sens strict. Cependant, les considérant comme essentiels pour une vie de responsabilité, il fit de son mieux pour les rendre plausibles. Par moments, il affirme « souhaiter » que ces doctrines fussent vraies, assurant qu'il y « croyait » vraiment, ce qui évidemment n'était pas un problème pour un Académicien sceptique. Dans deux passages, (*Leg.*, I, 21 et *Off.*, III, 33), il « demande » carrément à son interlocuteur de lui concéder comme base d'un raisonnement à venir ce qui ne pouvait pas être établi par des moyens rationnels. Des postulats, annonçant Kant, en quelque sorte. Il y a une autre technique pour convaincre son auditoire. Pour rendre une thèse A plausible, Cicéron expose souvent quelles seraient les conséquences (B) si on se débarrassait de A. Régulièrement, ces conséquences sont fâcheuses, il s'agit habituellement d'un effondrement général de la vie en société. Donc B est rejeté et l'on se trouve conduit à maintenir A. Cicéron ne dit pas « B est impossible ». Il ne peut le faire, car en dépit de son caractère peu agréable, B demeure possible, il est simplement indésirable. Il apparaît que Cicéron incorpore un « postulat » : B ne doit pas exister. Ainsi donc l'argument est du même ordre que les « désirs », « croyances » et postulats explicites cicéroniens. Du point de vue linguistique, il existe un certain nombre de variétés. Ce schéma sert, entre autres, à Cicéron pour établir une forme modifiée de connaissance, l'existence des dieux, la liberté de la volonté, la loi naturelle. On peut relever quelques contradictions logiques, et l'on sent une teinte rhétorique. Naturellement, la « preuve » fondée sur la conséquence a ses racines dans la rhétorique classique. Dans les manuels sur « l'invention » (topique), on trouve un *locus ex consequentibus*. Le recours à la rhétorique semble en contradiction avec le débat philosophique. Mais Cicéron était à la fois orateur et philosophe. Assurément il tenait à ce que les deux disciplines fonctionnassent ensemble. Tout ce qu'il prône *ex consequentibus*, il l'estimait nécessaire pour une conduite rationnelle de la vie. Il essaie donc de faire partager sa conviction à ses auditeurs. Il ne mérite pas d'être blâmé pour avoir utilisé une argumentation à la fois philosophique et rhétorique pour atteindre ce but.



Cicero was aware that a number of substantial philosophical tenets could not be proved in a strict sense. Still, as he thought them essential for responsible living he did his best to make them plausible. At times he affirms he 'wished' these doctrines were true, indeed that he firmly « believed » in them (not a matter of course for an Academic sceptic). In two passages (*Leg.*, I,21; *Off.*, III, 33) he bluntly « asks » his addressee to « concede » to him, as a basis for further reasoning, what cannot be established by rational means: « postulates », forshadowing Kant, in a sense. There is one more technique to win over his audience. To make a thesis A plausible, Cicero often expounds what the consequences (B) would be if A were done away with. Regularly, such consequences are unwelcome, typically a general collapse of civil life. Hence B is rejected, and we are pushed to maintain A. Cicero does not say « B is impossible ». He cannot, as for all its unpleasantness, B remains possible; it is just undesirable. It appears that Cicero, indirectly, incorporates a « postulate »: « B must not be ». So the argument is on a level with Cicero's « wishes », « beliefs », and direct postulates.

Linguistically, there are a number of varieties. The scheme serves Cicero to establish, *inter alia*, (modified) cognition, the existence of gods, freedom of will, natural law. Some logical inconsistencies can be detected, and we sense a oratorical tinge. Indeed, the « proof » based on consequences has its roots in classical rhetoric. In the manuals on « invention » (topics), there figures a *locus ex consequentibus*. Recourse to rhetoric seems incompatible with philosophical debate. But Cicero was both, orator and philosopher. Indeed he insisted the two disciplines stay together. Whatever he propagates *ex consequentibus* he deemed indispensable to a reasonable conduct of life. So he tries to win his readers over to the same convictions. He ought not to be blamed for using both philosophical and rhetorical argumentation in doing so.

Sophie Aubert (Université Paris XIII – Villetaneuse)



Sous la République, la parole stoïcienne fit l'objet, de la part de Cicéron, d'analyses aussi nombreuses et précises que polémiques. La coexistence d'un style syllogistique et d'un autre plus ample au sein d'un même discours conduisit l'Arpinate à discréditer la rhétorique des Stoïciens au point de ne plus reconnaître à ces philosophes qu'un seul mode d'expression - le mode dialectique, dont il conteste la validité tant sous l'angle de la pratique philosophique, jugée inefficace, que du point de vue de l'éloquence, celle-ci étant foncièrement inappropriée à tous les auditeurs. Dans le *De Oratore*, Crassus analyse le mode d'expression philosophique des Stoïciens sous un angle oratoire, alors qu'il étudie l'éloquence philosophique des Académiciens et des Péripatéticiens sans chercher à examiner si elle conviendrait à un orateur. Dans le *Brutus*, le personnage éponyme insiste quant à lui sur le caractère prétendument unitaire d'une éloquence stoïcienne censée être identique à Rome et à Athènes, au cours d'entretiens philosophiques ou de discours oratoires. La description du style de Diogène de Babylonie par Antoine confirme pour finir la réduction du style des Stoïciens à la dialectique ainsi que son incapacité à charmer, émouvoir ou même enseigner, sa sécheresse, son obscurité (due à un constant décalage entre le fond et la forme du discours), son inutilité dans le cadre de l'invention et de la topique, et surtout sa propension à l'autodestruction. Pour autant, la dialectique du Portique était bien dotée d'une fonction heuristique, et non uniquement défensive ou agonistique.



In many passages, Cicero analyzes Stoic language in a precise, though polemical, way. Since a syllogistic style coexists with a more abundant one in the same speech, he wholly discredits Stoic rhetoric and declares that the philosophers of the Porch only possess one way of expressing themselves - the dialectical one, whose validity he contests both in the practice of philosophy, which he thinks is ineffective, and in the field of oratory, because such a style is fundamentally inappropriate to every possible audience. In *De Oratore*, Crassus analyzes Stoic philosophical expression from a rhetorical point of view, whereas he studies Academic and Peripatetic philosophical eloquence without examining if it would suit an orator. In *Brutus*, the eponymous character insists on the so-called unity and homogeneity of Stoic eloquence, both in Athens and in Rome, in philosophical conversations and in forensic, deliberative or encomiastic speeches. The description of Diogenes of Babylon's style by Antony confirms that Stoic language is restricted to dialectic, and thus unable to delight, to move or even to teach. It is also dry, obscure (because of a constant gap between *res* and *uerba*), useless as far as invention and topics are concerned, and above all, self-destructive. However, Stoic dialectic did have a heuristic function, and not only a defensive or an agonistic one.

Alessandro Garcea (Université de Toulouse 2 et UMR 7597)



Dans cet article, je me concentrerai sur le concept de *ueritas* en lien avec la grammaire et la rhétorique à la fin de la République romaine, au moment où elles devenaient des disciplines indépendantes. D'un point de vue intralinguistique et « auto-nome », la *ueritas* peut être conçue comme un système conventionnel de procédures de vérification établissant une correspondance entre chaque unité et les règles analogiques. Tel est l'arrière-plan sur lequel se découpent tant l'*excursus grammatical* de l'*Orator* de Cicéron que le *De Lingua Latina* de Varron. Mais un autre point de vue, extralinguistique et hétéronome celui-là, figure également dans l'œuvre de ces deux auteurs. Cicéron élabore une théorie philosophique et rhétorique du *uerisimile*, afin de prétendre à la même force persuasive que celle que détiennent les choses elles-mêmes, autrement dit la réalité de l'évidence. Varron estime que la reconstruction d'un système totalisant, tel que celui du langage, gouverné par l'analogie, conduit à l'acquisition d'une vérité universelle qui peut être découverte par le biais de l'analyse morpho-étymologique des mots latins.



In this article I will focus on the concept of *ueritas* in relation to grammar and rhetoric during the late Roman Republic, when they were becoming independent disciplines. From an intralinguistic and « auto-nomous » perspective, *ueritas* can be conceived as a conventional system of verificational procedures which establish the correspondence between each unit and the analogical rules. This is the background of both the grammatical excursus of Cicero's *Orator* and Varro's *De Lingua Latina*. But another perspective, an extralinguistic and heteronomous one, is also present in the work of these authors. Cicero conceives a philosophical and rhetorical theory of *uerisimile*, in order to pretend to the same persuasive force which things themselves, i.e. the evidential reality, have. Varro thinks that the reconstruction of a totalising system, such as that of language, governed by analogy, leads to the acquisition of a universal truth which can be discovered via the morpho-etymological analysis of Latin words.

F. Prost (Université Paris-Sorbonne)



Cette étude concerne l'analyse cicéronienne de l'amitié dans le dialogue intitulé *Laelius de amicitia*, souvent sous-évalué comme texte philosophique. Cette interprétation erronée est en partie due à la manière qu'a eue Cicéron de pratiquer l'écriture philosophique, spécialement dans ce dialogue. Une meilleure compréhension demande une nouvelle évaluation du rapport de Cicéron à ses sources et des enjeux impliqués. La pensée de Cicéron se révèle construite sur deux lignes : d'abord une inflexion significative de la théorie stoïcienne de l'appropriation, inflexion qui a pu influencer les penseurs stoïciens postérieurs à l'époque cicéronienne ; ensuite une contextualisation romaine des réflexions platoniciennes sur l'amitié, telles qu'elles ont été développées dans le *Lysis* et dans les *Lettres* racontant l'incursion de Platon dans la politique sicilienne.



This paper deals with Cicero's analysis of friendship in the dialogue entitled *Laelius de amicitia*, which is often underestimated as a philosophical text. This misreading is partly due to Cicero's personal way of practising philosophical writing, especially in this dialogue. A better understanding requires a new appraisal of Cicero's dealing with his sources and the issues at stake. Cicero's thought proves to be running on two lines : first, a significant inflection brought to the Stoic theory of appropriation, which in return may have influenced Stoic thinkers after Cicero's time ; second, a new Roman contextualization of Plato's considerations on friendship as developed in the *Lysis* and also the *Letters* relating Plato's interference in Sicilian politics.